Document generated on 06/02/2025 3:10 p.m.

Liberté

Le pari faustien

Naïm Kattan

Volume 24, Number 5 (143), October 1982

Allemagne

URI: https://id.erudit.org/iderudit/60720ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kattan, N. (1982). Le pari faustien. *Liberté*, *24*(5), 107–124.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

NAÏM KATTAN

LE PARI FAUSTIEN

«Philosophie, hélas! s'écrie Faust dans la nuit, jurisprudence, médecine, et toi aussi triste théologie... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience: et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant».

Voici, livrée en une phrase, la grande tentation de l'Occident, son triomphe et son échec. L'aventure faustienne est une dimension de notre esprit. Elle est en chacun de nous. Elle a connu son apogée dans le pays qui n'a jamais pu se sentir sûr de son occidentalité et qui, dans ses heures de gloire et de misère, dans ses victoires et ses défaites, a cherché en affirmant l'Occident à travers sa propre généalogie, à trouver dans son entreprise de briser l'étau provincial dont elle n'a pas cessé de vouloir se dégager une sécurité dans l'universel.

L'histoire humaine, du moins telle qu'elle fut enregistrée dans la Bible, commence par une relation défectueuse du désir et de la connaissance. Dans l'Eden primordial, l'arbre de la connaissance est bien là mais il est interdit.

Peut-on vivre, satisfaire le désir sans l'éprouver dans la conscience, dans l'immédiat, sans retour ni recours à une mémoire et à une promesse? L'homme transgressera l'ordre primordial. Le monde lui est donné, mais le don ne le contentera point. Il veut le contrôler, et pour commencer, l'éprouver dans sa conscience. Dès que son regard se dégage de l'homme, il s'installe dans la durée, dans l'alternance du jour et de la nuit, de la vie et de la mort. Le désir vivra dans le moment, l'éphémère, le discontinu. Il sera ainsi ressenti, éprouvé, attendu et rappelé.

Le jardin d'Eden c'est le monde non-séparé, l'absence d'extériorité. Adam mange le fruit interdit. Il prend conscience de sa nudité. Le monde est l'extérieur. Il ne lui est pas donné. Désormais, il aura à le soumettre, à le contrôler pour en cueillir les fruits. Il le fera à la sueur de son front, par l'effort physique. Au cours des siècles Adam a forgé des instruments pour que le labeur soit moindre. Domestiquer la nature, c'est la soumettre à une volonté consciente, à un pouvoir qui permet de cueillir les fruits en fournissant de moins en moins d'effort. Pénétrer le secret de l'univers, accéder par la connaissance au mystère du fonctionnement du réel, voilà le rêve d'une humanité qui accepte avec réticence la soumission à une volonté suprême, qui reconnaît le pouvoir de l'architecte de l'univers. La connaissance commence par la crainte qu'inspire la volonté divine. L'obéissance, la soumission, c'est l'acceptation de l'inévitable, une sagesse et non une résignation. Le sage ne cherche pas à partager le pouvoir suprême. Son accès bien humble au mystère lui

apprend à saisir le moment, à vivre pleinement l'éphémère, à abandonner tout rêve de se dégager de la soumission à une volonté supérieure et à retrouver l'Eden en soumettant la nature au pouvoir de son esprit.

La connaissance est d'abord compréhension, révélation du mystère de la création. Dieu est omniscient et dans son entreprise de découverte, l'homme s'aperçoit que tout est et fut prévu par le grand architecte de l'univers. Il n'a donc qu'à se soumettre à sa volonté dans la crainte et l'obéissance. Et chercher à comprendre, à déchiffrer le secret. L'Orient sémite affirme que cette connaissance première ne fait qu'augmenter le respect de la grandeur divine et que la crainte du grand Créateur est le début de la sagesse. Aussi, le but recherché est une harmonie, un accord avec un univers donné, un monde où tout est déjà prévu.

Comprendre le secret de la nature est pour les Grecs le premier pas dans le contrôle de son fonctionnement. On rend hommage aux dieux des éléments mais c'est pour les apprivoiser, pour les installer sur terre. La puissance est compréhensible et par conséquent transmissible. Comprendre le monde c'est commencer à le contrôler et par sa science l'homme acquiert, en plus d'une sagesse de vie quotidienne, un pouvoir. Comprendre la création afin de la refaire, atteindre le secret pour recommencer l'opération. L'Occident a voulu refaire le monde, le réinventer à son image. Pour les alchimistes, comprendre la matière est un acte religieux et pour les Kabbalistes le monde est déjà écrit et chiffré. Il s'agit de le lire afin de mieux adorer le

Créateur. L'alchimiste ou plutôt le mythe qui lui donne sa place dans l'esprit occidental, cherche la matière suprême où le réel est donné et reçu, où le monde créé se confond avec l'univers vécu. Comprendre c'est se fondre dans l'acte créateur, participer à la divinité. Comprendre ne donne aucun pouvoir. Voilà la conclusion que tire Faust au terme d'une vie d'étude et de recherche. Il a absorbé la philosophie, la théologie et les sciences de la nature. Il aurait pu se prosterner devant Dieu, ayant eu amplement conscience de sa grandeur infinie. Sa science aurait été le support de la piété et de l'humilité. Faust s'est vu vieillir sans que les années d'études lui eussent donné joie ou bonheur. L'action du temps est implacable quand la porte de l'intemporel demeure fermée. La science lui est apparue futile. Dieu ne lui transmit cette science que pour révéler sa puissance. La science a remplacé le désir sans lui donner expression. Désir sacrifié et vie non-vécue. Il a poursuivi un leurre. La science en elle-même ne donne pas de pouvoir sur la nature. Transformée en technologie, elle permet la maîtrise des éléments. Dieu détient seul le pouvoir et accorde à l'homme désir et sagesse. Faust s'en détourne. L'heure de Méphisto sonne. Il est temps qu'il intervienne. Il veut bien, lui, partager son pouvoir. Comprendre le monde ne donne aucune prise sur son fonctionnement et Dieu ne partage pas son pouvoir. Reste la magie, rêve de puissance. A l'instar de Dieu, le magicien détient arbitrairement son pouvoir et l'exerce selon sa volonté. La science de Faust ne le situe pas dans le temps. Il ne peut pas accepter la vieillesse puisque la

sagesse lui apparaît futile. Il échange sa science pour la technologie. Il soumettra la nature à sa volonté et d'abord il niera le temps. La vie lui est à nouveau donnée. Il est jeune. Son désir éclate. Tout commence. C'est l'heure de la reprise.

Jeune, vigoureux, disposant d'un pouvoir qui soumet le désir de l'autre dans l'assouvissement du sien, il découvre que les dés sont pipés. Et si la femme est obtenue par subterfuge, elle s'offre, elle, volontairement. Elle est libre et si elle est victime c'est de sa propre passion, de sa volonté de vivre librement son désir. Le pouvoir de l'autre lui est inconnu et il demeurera indifférent. Et si Faust dispose d'un pouvoir sur le désir, c'est au détriment de son désir. Il finit par se rendre compte qu'il a sacrifié son désir et qu'il ne pourrait répondre à la passion de la femme que dans la liberté, dans la mesure où il dispose de l'expression candide, directe de sa passion. En refusant de se donner, de se soumettre à l'empire du sentiment, il perd toute possibilité de recevoir le don d'amour. Le pouvoir de soumettre le désir de l'autre est une négation du désir. C'est un leurre. La femme amoureuse va jusqu'au bout de la soumission qui est l'expression de sa liberté de choix. Victime de son amour, elle s'en remet à l'au-delà. Elle se libère du temps en acceptant les règles, en se soumettant à ses conditions.

Dans le deuxième Faust, Goethe, homme mûr, explore les liens du pouvoir et de la connaissance. Il n'est plus question d'une transformation de la connaissance en technologie. Faust peut gouverner un territoire. Il admet son échec de jouir de la maîtrise de son corps. Il va

maîtriser l'espace, disposera d'une puissance souveraine. A l'instar de Dieu qui ne gouverne que par l'intermédiaire de l'homme, Faust gouvernera par intercession. Il sera déguisé. Après avoir sacrifié son désir, il se départit de son identité. Il se cachera derrière un masque et sera seul à savoir la nature et la dimension de son pouvoir. L'espace lui échappe car le dédoublement des souverains est le constat de la limite du corps et du fait que son dépassement par un pouvoir magique aboutit à un double leurre, les deux souverains étant l'un déguisé et l'autre mystifié.

N'ayant pu défier le temps dans son corps en dépit de sa jeunesse restituée, Faust le défiera dans la chronologie, dans la négation de l'Histoire. Il vivra la Grèce non comme mythologie ou comme récit mais comme réalité physique, comme présence partagée. Hélène resurgira du fond du temps, sa beauté aussi éclatante qu'à l'époque des Atrides. Elle sera sa femme et elle enfantera de lui. Son fils exceptionnel dans la magie de sa naissance et dans sa vie présente grandira et affirmera l'autonomie de sa vie. Faust aura trouvé le bonheur d'un quotidien exceptionnel. Amant, mari et père. Son désir est enfin assouvi. Sa femme échappe au temps et à l'espace. Surgie d'une mémoire intemporelle, née d'un imaginaire qui s'incarne, sa beauté est souveraine. Faust est enfin comblé. Il triomphe. Et puis, par la même magie qui l'a fait apparaître, elle disparaît en même temps que son fils, engloutie dans l'ombre. Faust ne tient qu'un vêtement. Il aura été l'auteur et la victime d'un autre déguisement. D'une vie quotidienne lon-

gue et remplie ne subsiste qu'une étoffe, l'instrument d'un déguisement qui ne masque que l'absence du temps. Le réel insaisissable aura été le suprême leurre, un produit de l'imaginaire victime de sa propre boursouflure.

En signant le pacte avec Méphisto, Faust n'a pas cédé. Il n'avait rien à céder. La connaissance est futile et la vie s'inscrit dans les limites du temps. Méphisto n'est qu'un instrument. En fait, il n'existe que par rapport à Faust. Il est sa part cachée, sa face obscure. Il n'a pas d'autonomie et n'a de ressort que dans la mesure où il amène Faust à s'abstenir devant la connaissance et à s'en remettre à la magie. L'arbre de la connaissance est sec et stérile. Et c'est l'arbre de la vie qui est interdit. Faust en sera le maître. Sa volonté sera faite. Il aura plaisir et jeunesse. C'est lui qui choisira le chemin et qui comptera les pas. Le désir sera soumis à son pouvoir et il n'aura rien à céder. Il se jouera de Méphisto lui-même. En détenant le pouvoir sur son désir, Faust ne possède que le pouvoir. Le désir est liberté et échange et par son pouvoir Faust domine le désir de l'autre. Il n'en reçoit pas le don car la domination interdit l'échange. Il lui est impossible de s'offrir, de se donner, donc de vivre son désir. Il est seul. Il domine le désir de l'autre mais il ne peut le recevoir. Le pouvoir occupe toute la place. Il a chassé le désir. Méphisto n'est d'aucun secours car il ne peut servir que d'instrument de transformation du désir en pouvoir. «Ainsi, dit Faust, je passe avec transport du désir à la jouissance et dans la jouissance, je regrette le désir.»

A la fin du deuxième livre, Faust est ébloui

par la lumière du ciel. Qu'a-t-il besoin d'éternité, lui qui a su assouvir ses désirs, sans vivre véritablement le désir? Il lui reste l'assomption dans l'au-delà, lui qui n'a pas saisi l'instant qui passe. Il en a été le maître. Dans la Bible, une fois le jardin d'Eden derrière, connaissance et désir se confondent. Vivre le désir est connaissance. Il n'y a plus d'éternité. Tout moment, indifférent ou sublime, passe. La connaissance est désir et le désir passage. L'éternité est Dieu, donc hors de nous. A Dieu, nous devons obéissance. Le temps vécu ne peut pas conduire à l'éternité mais à la sagesse qui est crainte de Dieu. Devant l'éternité nous sommes obéissants et craintifs. Autrement notre désir s'écoule en pure perte, se confond au leurre d'une éternité enfin saisie. Aussi le deuxième Faust aboutit à l'assomption dans l'au-delà. Ce n'est plus la sagesse qui conduit au terme du temps mais la pénitence. De quoi se repentirait Faust? D'avoir trop désiré la vie ou de n'avoir pas vécu?

Méphisto et Faust sont indissolubles. Qui est victime de l'autre? Peu importe puisqu'ils se confondent l'un dans l'autre.

Après avoir parcouru tout l'empire de son pouvoir, la beauté, l'amour et la puissance, Faust ne saisit rien sinon la mémoire. A-t-il vécu les moments dont il bat le rappel? En dépit de toutes les magies et malgré toute l'entreprise de connaissance, le monde demeure immuable devant la volonté d'un homme, puisqu'il ne parvient même pas à vivre le désir en le contrôlant. Il ne lui reste qu'à se mettre à genoux et reconnaître l'humilité de son passage. Comment faire pour que cette humilité ne soit pas

synonyme d'insignifiance? Ce n'est pas par la volonté de contrôle mais par l'acceptation d'une loi souveraine, la loi de l'au-delà. Il n'y a donc pas de progrès. Il n'y a que passage. «Pour le vaillant, ce monde n'est pas muet. Qu'a-t-il besoin d'errer à travers l'éternité? Ce qu'il connaît, il peut le saisir.»

Faust apprend que la connaissance ne conduit pas au progrès et que passage n'est pas progrès. Le monde n'est pas muet. Il est là, et le long de notre passage nous apprenons à déchiffrer son mystère. Toute tentative de changement qui impose la domination de la connaissance est technologie sans but. Le progrès apparaît alors comme le suprême mensonge. Faust s'en remet à sa part obscure, installe Méphisto au pouvoir, un Méphisto qui vit en lui, qui est son maître et sa victime comme il en est le maître et la victime. Et c'est le règne de la barbarie.

Dans son *Docteur Faustus*, Thomas Mann ne met en scène ni Faust ni Méphisto. Dans ce roman, Faust apparaît très épisodiquement comme œuvre musicale. Ce n'est point là coquetterie de romancier. Si Faust prend le visage d'Adrian Leverkuhn, compositeur allemand contemporain, c'est que pour Mann, l'Allemagne revit constamment le pari faustien. A la fin de l'ouvrage, dans son testament, Leverkuhn déclare qu'il s'est livré «à un infâme pari avec la bonté suprême pour savoir qui était plus inépuisable, d'elle ou de mes spéculations.» Comme le Faust goethéen, son incarnation contemporaine est «trop frigide pour être jeune et trop intelligent pour être religieux.» Sa carrière passe par l'université, la théologie, la

philosophie, les sciences. Rien n'y fait. Quelle est l'horlogerie de l'univers? Pour lui, cette question est satanique, c'est-à-dire une révolte contre le mystère divin. Si la France représente l'antichristianisme en Europe, l'Allemagne se débat dans son entreprise contradictoire. Pénétrer le secret de Dieu ou s'y soumettre, l'égaler ou se prosterner devant sa puissance. Leverkuhn n'est pas musicien par hasard. Pour lui, la musique est «le cosmos des sens, le medium en lequel cet univers se reflète.» En lui, Faust et Méphisto sont des figures interchangeables. En quoi l'Allemagne peut-elle avoir foi? En elle-même certes, mais quelle est sa place dans l'univers et quel rapport établit-elle avec Dieu?

Il est évident qu'au cœur du désastre, Mann avait la nostalgie d'un humanisme goethéen. Mais Goethe a cru dans la science et non dans le progrès. Deux siècles durant, pour un Occident positiviste, science et progrès sont devenus synonymes. L'humanisme ne peut être l'ami de la science. Les objets de celle-ci, et Mann en était le témoin, sont diaboliques. Comment tenir ces objets pour diaboliques sans tenir la science pour telle? Mais c'est un appel au Moyen Age. Ce Moyen Age a survécu dans l'Eglise qui, pour préserver non seulement la foi mais l'humanisme, s'est élevée contre l'astronomie.

Chez Leverkuhn le pari de spéculation l'emporte. Et c'est l'échec. S'il comprend l'horlogerie de l'univers, il n'en saisit pas le sens. Sa spéculation l'absorbe, le monopolise. Son intelligence l'isole. Elle le dote d'une force réelle mais face à l'univers, en regard de la puissance divine, elle est illusoire. Il est seul et isolé. Il se défait,

parfois volontairement, de tous ses liens amicaux et familiaux. L'univers est immuable. Il est muet. Seule la musique va révéler le mécanisme mystérieux du monde et il va en être l'inventeur. Il ne se contente pas de découvrir le plaisir de la mélodie et les subtilités de l'harmonie. Il va réinventer la musique, en refaire les règles. L'artiste est découvreur du mystère et créateur de beauté. D'où sa puissance. Leverkuhn reprend le chemin là où Faust s'est arrêté. C'est la cosmogonie qu'il vise. Il ne se contentera pas d'une quelconque technologie. Sa solitude en est accrue, elle devient totale. S'était-il trompé de mélodie et ainsi fourvoyé quant au sens? Pourtant il s'est bien méfié de toute technologie, y compris celle de la musique elle-même. Il en a inventé une nouvelle, la sienne. Et si le véritable mystère était le silence et non le bruit? Mais comment départager le silence du mutisme si la musique est affaire de compositeur, qui au départ a recours à la technologie? Comment découvrir le silence né d'un dépassement du bruit, atteignant l'au-delà de la parole et du son, exprimant un sens qui est aussi émotion? L'homme de foi se prosternerait devant la grandeur divine, reconnaîtrait l'immensité de l'univers et la rejoindrait par le don de son amour. Faudrait-il alors taire l'intelligence, mettre un terme à la spéculation? N'est-ce pas une démission? L'humanisme, n'est-ce pas de reconnaître aussi la puissance de l'homme, la nécessité qu'il a d'exercer son intelligence pour comprendre le monde, comprendre sa propre horlogerie afin de ne pas succomber à l'irrationnel, à l'éphémère des sentiments et aux spasmes

de l'instinct?

Or la notion même d'humanisme est battue en brèche par les nombreuses théories qui, depuis un siècle, expliquent ou plutôt cherchent à expliquer l'histoire. Ces théories qui se veulent scientifiques persistent comme idéologies. Je veux surtout parler du déterminisme historique marxiste. Car s'il est vrai que les technologies nées des rapports nouveaux de l'homme avec la nature créent des rapports sociaux différents, il n'est pas moins vrai que les rapports anciens ne meurent pas mais persistent, non pas comme survivance, vestiges surannés, mais comme présence d'instincts et de passions qui ne meurent pas mais s'intègrent à des réalités sociales nouvelles, s'incarnent dans des formes différentes et à des degrés divers. Ainsi le féodalisme est tout aussi vivant aujourd'hui, sauf que les vassaux se nomment satellites. Dans les sociétés les plus «avancées», esclavage, exploitation capitaliste et féodalisme cohabitent.

Le progrès n'est que technologique. C'est-à-dire qu'il s'attache aux formes et non à la nature et à la substance des rapports humains. L'Allemagne nazie l'a bien prouvé qui a donné expression à une barbarie primitive dans les formes les plus avancées de la technologie. Le féodalisme est-il soviétique et la violence primitive allemande? Autrement dit, y a-t-il des persistances nationales et ethniques qui démentent et nient les progrès technologiques? Thoman Mann semble le croire, lui qui voit dans le mythe faustien l'expression d'une réalité allemande. Or tous ceux qui ont vécu les civilisations différentes, et parce qu'ils ont pu les vivre,

savent que toutes les formes d'une société nationale se trouvent potentiellement dans d'autres ethnies et nations, la bureaucratie n'est ni russe ni soviétique, même si c'est dans ce pays qu'elle a trouvé depuis des générations son expression la plus visible. Et la violence primitive n'est pas particulière à l'Allemagne. L'Allemagne a sans doute ressenti plus fortement que ses voisins proches et éloignés qu'aucune musique ne transforme le mutisme du monde en silence et qu'aucune spéculation ne pénètre le mystère primordial, n'explique et ne dévoile le secret de la divinité révélée. Ce mutisme implacable et la futilité de la «philosophie» plonge l'Allemand dans la solitude. «Le plus amer, dit Thomas Mann, est que sous la forme matérielle d'une agression guerrière s'exprime ce qui est en réalité une nostalgie, une soif d'union avec le monde.»

Et plus loin, il poursuit: «L'aspiration à percer hors de la servitude et de l'emmurement dans la laideur est profondément allemande, la définition même de la germanité, d'un état d'âme menacé de ligotement, du poison de la solitude, d'un quant-à-soi provincial, d'un enlisement neurasthénique, d'un silencieux satanisme...»

En fait ce que Mann ne dit pas, c'est que les Allemands autant que les Juifs ont pris Dieu au sérieux. Luther ne pouvait pas se contenter de lire la Bible. Il voulait, par une reprise fondamentale, en la traduisant, la réécrire. Et sous les apparences d'une science militaire, Clausewitz cherchait une discipline de la violence, une mise au service de Dieu d'un refus du monde séparé d'un enlisement dans la solitude. L'ordre prus-

sien est une tentative de réconciliation avec une puissance qu'aucune entreprise humaine ne parvient à contrôler.

Le silence de Dieu est-il mutisme qui accule l'Allemand à la solitude et qui donne lieu à la violence? Faust ne se réconcilie pas avec Dieu. Il reconnaît son échec et fait acte de pénitence. Leverkuhn se détruit et disparaît, emportant son monde. Sa musique ne lui survivra qu'interprétée, donc reprise par un autre. Il y a victoire et échec, puis reprise du combat pour briser la solitude et faire éclater le mutisme. Il n'y a pas de réconciliation, car la soumission n'est qu'une temporisation et l'obéissance qui l'exprime une attente avant de reprendre force et de retrouver l'énergie des recommencements.

La Bible est le récit des rapports violents entre Dieu et un peuple, rapports de combat et de colère, de refus et de véhémence, d'éloignement et de réconciliation. Jacob lutte avec l'ange et donne son nom à un peuple, Israël, qui lutte avec Dieu. Cette lutte est filiale. Elle commence par la reconnaissance d'une puissance supérieure et cherche à établir un lien d'échange, de dialogue, sinon d'égalité. Pour chaque Juif le fils de Dieu est déjà incarné en lui et toute nouvelle incarnation par l'avènement de l'envoyé, le Messie, ne peut que changer l'ordre du monde. Le fils premier, Adam, né de la terre, avait à choisir entre deux arbres. Plus tard, la connaissance devient désir vécu et la connaissance réconciliée dans le désir, vie et conscience du monde.

Alors que les alchimistes dont l'héritage est porté par Faust cherchent dans la matière le

secret de Dieu, la révélation d'un monde donné à travers la nature, les kabbalistes récusent toute idée d'un silence de Dieu. Le livre est là, le livre parle même si son langage est chiffré. Dieu est présent par la parole et cette parole est en mouvement puisque l'homme n'a de cesse de la déchiffrer. Inutile de décoder la matière pour découvrir l'horlogerie de l'univers. Le mécanisme est là, déjà inscrit. Il nous reste à apprendre sa lecture.

Le monde n'est réel que dans la mesure où il est créé, architecture prévue et voulue. L'Occident s'est toujours débattu avec la présence autonome de la nature. Les mythologies, qu'elles soient grecques ou germaniques, survivent au christianisme. Pourtant, pour le chrétien, la nature est intégrée à l'au-delà dans la personne du Christ, fils de l'homme et fils de Dieu. Goethe a même cherché à lier les civilisations grecque et germanique avant de s'abandonner à l'apothéose chrétienne.

Pour des Juifs, la nature, cette terre de lait et de miel, n'a d'existence que dans la promesse. Dieu en fait don mais son peuple ne parvient jamais à mériter le don et la promesse demeure promesse.

Les Allemands vivent dans la contradiction, entre la présence mythique d'une terre réelle et la promesse divine d'une terre nouvelle. Faust ne résout pas la contradiction puisqu'il s'en remet à l'au-delà. Une civilisation naît d'un quotidien où la nature est exaltée, réduite à une représentation. Des fleurs. Partout des fleurs. Dans les salles de conférence et les devantures des magasins. Ce qui frappe le plus, ce sont les cimetières.

Les morts ne disparaissent jamais tout à fait. Récents ou lointains, ils nouent avec les vivants des liens de mémoire. Leurs tombes sont fleuries. Ils survivront dans la mémoire et les héritiers perpétuent leur présence dans la nature.

Le pari faustien aboutit à l'échec mais entre les fleurs qui exaltent la nature et les gadgets qui la contrôlent il est évident qu'il risque de renaître.

Lors d'un récent voyage en Allemagne, j'ai visité la ville de Worms. Là, accompagné d'un conseiller municipal protestant, je me suis rendu au cimetière juif, le plus ancien d'Europe. Les nazis ont épargné les pierres tombales. Mon hôte, la tête couverte d'une calotte, déchiffrait avec moi les noms hébraïques de ces ancêtres dont les stèles ne sont entourées d'aucune fleur. Leur mémoire ne se perpétue que par un nom. De qui ces hommes sont-ils les ancêtres, du protestant allemand ou du Juif de Bagdad? Mon hôte m'accompagne ensuite à la synagogue Rachi, non loin du cimetière. Edifice flambant neuf. Dans cette ville qui pour chaque Juif demeure celle de Rachi, les Nazis ont brûlé la synagogue qui commémore son nom. La municipalité de Worms et l'Etat de Hesse ont fouillé les décombres et ont reconstruit la synagogue dans sa forme antique, plaquant sur les murs les quelques pierres demeurées enfoncées dans la cendre. Je regardais ce monument où il n'était pas question de prière puisqu'il n'y a pratiquement plus de Juifs à Worms. Je regardais mon interlocuteur allemand et me rendit compte qu'il se réclamait lui aussi de cet héritage. Cette synagogue sans fleurs et sans Juifs exprimait

pour moi l'attente. Le pari faustien a échoué et la terre est toujours promise. Chacun à sa manière, mon compagnon allemand et moi-même attestions dans le silence de la persistance de l'attente.

Né en 1928, Naïm Kattan est critique littéraire (*Ecrivains des Amériques*), essayiste (*Le Réel et le théâtral*), romancier (*Adieu Babylone*), nouvelliste (*Dans le désert; Le Rivage; La Traversée*).

INDEX DES ILLUSTRATIONS

Page 4 Photographie d'August Sander, 1915, *Lycéens fêtant l'anniversaire de l'Empereur*. Reproduit du livre *"Menschen ohne Maske"*, 1976 avec la permission du Schirmer Mosel Verlag, München.

Page 20 Le château de *Trendelburg* dans la région de Paderborn

Page 34 *La vallée de l'Alb*, près de Sankt Blasien; dessin au lavis de Hans Thoma, 1870
La falaise; Caspar David Friedrich, 1818

Page 51 Montage de John Heartfield pour le livre de Kurt Tucholsky *"Deutschland, Deutschland über alles"* paru en 1929 à Berlin.
Reproduit avec la permission du Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Page 59 Une photographie d'Oscar Suck, Karlsruhe, début du siècle

Page 86 *Silhouette de Yolande Villemaire*, d'après une photographie de Kèro

Page 87 *Silhouette de Goethe*, dessin du caveau d'Auerbach, Francfort

Page 110 Lithographies de Delacroix illustrant *Faust de Goethe*, 1827